

Renée Delafontaine

Une après-midi chez elle (Notes sur lundi 25 mai '98 à Mont-Chervet)

Renée Delafontaine et Hella correspondaient régulièrement. Renée adressait notamment, pour chaque Noël et pour chaque Nouvel-An, un message chaleureux à Hella, accompagné de photographies qu'elle prenait lors de ses balades dans les forêts voisines de son domicile à Mont-Chervet. Hella lui rend donc ici visite.

On arrive. Est-ce bien ici ?
la voix de loin qui crie : « Entrez ! »
« Je voudrais vous embrasser toutes le deux ».

*

On entre, à travers la chambre de devant, ombrée, presque sombre, dans la cuisine claire, toute remplie par la table pleine de choses, mais mise pour manger, et on sent qu'elle est toujours là, mise pour manger, une seule assiette ou deux, ou trois, c'est facile, la place est là, déjà préparée

et au fond : le fourneau, le four pour les gâteaux prêt sous la main, le grand frigo, le grand congélateur : cachés sous de vieilles étoffes et des sacs suspendus au plafond, pleins... et des paniers partout ! mais l'équipement est là, et tout ça fait partie totalement du quotidien et du tranquille : manger, recevoir, offrir à manger ; c'est tout simple, ça va de soi

et je me dis que le rythme de ces repas rythme toute la journée et la remplit presque : le café et les tartines du matin – le dîner avec ses étapes successives tranquilles prend deux heures – le thé vers 17h avec pain, fromage, et un gâteau, et la chaleur odorante du beau thé aux fleurs – et encore le soir une soupe pour souper, lentement :

entre manger, laver la vaisselle, ranger, remettre la table, donner à manger aux chats, protéger la vieille chatte contre les jeunes qui lui volent son assiette : il reste à peine quelques moments libres !

*

Renée nous dit, les yeux tout gais : « J'aime bien, manger... »

et raconte une réception, avec un évêque près d'elle, qu'elle avait vu se beurrer une tartine, là, plein, visiblement heureux, aimant ce pain sous le couteau et le crémeux du beurre : « ça faisait du bien à voir ! »

*

On est arrivées vers 12h45. On s'est assises vers 13h. On a mangé, en causant, sans arrêt (même si on ne mangeait en fait pas beaucoup) jusqu'à 16h30 : un gâteau au gromage, de son four, petit mais délicieux et chaud
puis goûter pain au lever et fromages de nous, à petites bouchées, avec délice
puis un café
puis un gâteau d'elle aux myrtilles de la forêt
et encore un café
et causer, tout le temps, entre les bouchées, longtemps, sans heures –

*

La vie semble se centrer autour du repas, mais ils sont une chaleur et une joie, pas du tout une avidité.

*

J'ai vertige, de me rendre compte à quel point cette vie est loin de la mienne, différente, équilibrée
(équilibrée sur une base ferme du quotidien, qui chez moi est totalement absente).
« Manger » est une impatiente perte de temps à limiter le plus possible à « sur le pouce en travaillant »

et le temps que je lui cède est reproché, « jouir de manger » est reproché et honte (« quelle gourmande ! »)
et après : la crise éclate
vorace
sensuelle
incoercible
vertige
et me détruit –

jour après jour.

*

« Manger », chez elle, a été bonheur, joie.
« Le goût du pain c'est Dieu qui l'a fait ! »

*

Renée s'est levée pour prendre le sucre en haut du frigo – redressant son dos – et tout à coup ces mots, dans un silence :
« Qu'est-ce que je ferais pas pour me faire remarquer... »

Elle le dit pour elle ? pour moi ? pour nous ?
les mots donnent le vertige.

*

Parlé : de la lenteur – de la « paresse » – de la tête lourde – de ceux qui veulent aider mais on reste vertige après leur passage parce qu'ils sont tellement trop vite et pressés – la gratitude, et

pourtant le sentiment de faux, faux – la correspondance entre cette lenteur à comprendre (des âgés) et la lenteur des « simples ».

« Si j'ai pu aider les handicapés mentaux, c'est parce que moi-même je suis si lente et si maladroite ; je peux vraiment être eux, et vivre leur besoin du dedans : le besoin, et la certitude aussi, vécue, que si on a le temps, de germer à son propre rythme, alors le germe monte, et prend forme avec une infinie richesse, et SORT, donné, à tous...

C'est le même germe, si c'est une œuvre d'art qui veut sortir, ou si c'est la richesse d'un être muet qui veut « devenir » réelle et se dire, et être reconnue et reçue par ceux qui l'entourent – et rien ne se passe, sinon venu du dedans, à SON RYTHME, HORS DU TEMPS.

*

Mais les « actifs » efficaces peuvent-ils le comprendre ? le laisser arriver ?

*

- Peut-être, oui, seulement peuvent comprendre ceux qui ont eux-mêmes vécu être lents, être paumés, être perdus

et lentement enfin de nouveau sentir les sources vivre.

- Et à ça sert la souffrance. Elle seule peut nous ouvrir à l'essentiel, la souffrance, les manques, les hontes de faillir :

eux seuls

ouvrent en nous « comprendre » et « être proches » et « aimer » –

Alors : les tunnels : les vivre ainsi – et les vivre jusqu'au fond : pour qu'ils enfin vivent.

*

– Sur la lenteur :

Son récit, des chats, qui captaient une souris, pour jouer avec – terrorisée, paralysée de peur. Pas encore blessée ; mais paralysée.

Elle distrait le chat, préparait un tunnel de papiers pour que la souris puisse s'échapper dessous. « Elle restait là sans bouger, complètement immobile. Mais on sentait que lentement la vie revenait en elle – remontait... – re-naissait en elle – lentement, lentement. Et tout à coup : elle était loin, en un éclair ».

Son récit, aussi, de l'araignée, qu'elle avait sauvée demi-noyée, posée là, abritée. « Je la regardais. Elle ne bougeait pas. Rien, pas un geste, pas une réaction. Immobile. Comme morte. Mais sous l'immobile, elle travaillait à rejoindre la vie, à recréer la vie. Elle innervait ses pattes. Jus-

qu'au bout. On ne voyait rien ; mais on SENTAIT...
Et tout à coup : un centième de seconde : loin ! »

Parlé de « l'homme qui dort ». L'immobilité, sous laquelle tant de forces vivent concentrées et rayonnent —

*

Parlé du travail,

[« Mais vous, Renée, vous avez fini votre travail, vous l'avez mené à bien, vous pouvez vous reposer. Vous avez publié trois livres, vous avez fait un Plan-Fixe, vous avez transmis tout ce que vous sentiez d'essentiel à donner. Vous pouvez dire tranquillement : 'J'ai fait ce que je devais, j'arrête, je me repose'.

Moi pas. Je n'ai pas fini. Je n'ai pas transmis. Je n'ai pas mené à bien. Je ne peux pas arrêter et me reposer : pas sans trahir. Je n'ai pas le droit. Vous, oui ».]

Elle est d'accord, pour elle. Elle ne sait que dire, pour moi.

Mais sa joie, d'« avoir fini » bien, et de pouvoir maintenant « juste vivre ».

« Et UNE FLEMME... » dit-elle, avec un sourire complice, de gamine.

« Quelle CHANCE, d'avoir fini son travail ! »

« ...et si cette lenteur c'est l'Alzheimer ? »

« et alors pourquoi pas ?

J'ai bien le droit d'avoir l'Alzheimer. Et pourquoi j'aurais pas mon Alz comme tout le monde ? »

On reste silencieux,
tant elle change la lumière sur les choses.

« C'est pas sérieux ? »

Peut-être en effet ce n'est pas dit sérieusement : mais rien que d'essayer sur les choses un éclairage au contraire de l'habituel (du préjugé automatique), ça les renouvelle complètement, et ça ouvre tout.

*

La place du manger, le rythme des repas si fort.

La place du repas : pure joie, sans aucune mauvaise conscience.

La place du jardin, des fleurs, des chats, des bêtes, des enfants, de la famille qui est comme un arbre en croissance et jeune tout autour d'elle – où vieillir et mourir sont englobés – et dans le rythme de la terre et des plantes sous sa fenêtre aussi : le rythme est si fort, et son éternité, et sa re-naissance.

Renée est entourée d'équilibres, tranquilles, puissants.
Mais aussi : elle a centré sa vie pour s'en trouver entourée

elle les a vécus consciemment depuis toute petite, elle les VEUT.

*

Mon angoisse, de l'œuvre pas finie :

ni l'une, ni l'autre, ne peut comprendre vraiment.

Aucune n'a l'expérience de cette vie centrée sur une « Œuvre » qu'il faut achever comme une sculpture,

qu'on est responsable d'achever.

Renée : est toute dans sa joie d'avoir fini son travail, d'avoir permission de se reposer – d'être libre de « seulement vivre ».

Dominique Perrot : parle de son père, qui « devrait se rendre compte qu'il doit arrêter de conduire – qu'il n'est plus apte ».

Dureté, cachée : mais elle est fausse [Elle pense donc que je suis « finie » ?]

Mais conduire, si on n'est plus apte, met les autres en danger. L'art ne met personne en danger sauf celui qui crée.

Et surtout : « conduire bien » répond à des critères précis, indiscutables.

La valeur de ce qu'un artiste crée : il n'y a aucun critère objectif, applicable,

et même face à soi-même : les critères évoluent sans cesse, entre le début et la fin. Aucune oeuvre nouvelle ne peut JAMAIS être jugée « pas valable » parce qu'elle ne répond plus aux critères de l'étape précédente.

Toute l'adresse, tout le « métier » peuvent se perdre – et la poésie profonde de l'œuvre peut flamber, en échange : rendant l'œuvre plus rayonnante que jamais avant – plus forte, d'être imparfaite.

On juge mal. Et encore plus, quand on est las, gris, en période de tunnel. On peut détruire faux – des choses précieuses.

Je crois vraiment, que si les sources intérieures s'arrêtent de parler – ou si les mains n'obéissent plus pour donner forme – on s'en rend compte. Alors, la liberté de s'arrêter : elle vient sans autre, tranquille.

Avoir confiance,
qua tu SAURAS.

Et jusqu'à ce moment : ALLER.

« ET JUSQU'À CE MOMENT : ALLER ».

[La lutte : ne pas la centrer sur le doute de soi,
rongeant les forces –

Mais la centrer sur les ronces à écarter, pour libérer le chemin de l'atelier,
pour ne pas le laisser boucher par des riens.]

*

« Je ne vous ai pas donné de réponse, à rien...

mais seulement, peut-être, celle-ci :

Dieu ne laisse pas perdre un don qu'il a donné. Il ne le laisse pas tomber inachevé.
S'il donne un don, il le mène à bien.
Ayez confiance : la force sera là. »

*

Édouard Burnier disait : « Dieu donne ce qu'Il ordonne ».
J'avais dix-neuf ans.

(transcription fb/16.1.08)